

ment, jette l'homme dans les erreurs les plus profondes ; et, au moment où il croit la tenir, cette fautive roue, elle lui échappe des mains de la manière la plus brutale et le précipite pour longtemps dans l'adversité. Celui, au contraire, qui se montre le défenseur de la Religion en la suivant avec cette ferveur et cette simplicité qui caractérisent le bon chrétien, celui-là marche lentement, apprécie toute chose selon sa conscience, combine ses calculs avec sang-froid sans compromettre les intérêts de sa famille. Il la tient, cette roue de fortune, parce que pour lui elle marche lentement et sans secousse ; elle ne lui échappe point parce qu'il a su la prendre du bon côté. Voilà qui est exacte dans la vie. Il ne faut jamais froisser les intentions de la Providence. Quiconque l'insulte est puni à l'instant même.

Oui, chers lecteurs, la nouvelle année doit nous corriger des fautes que nous avons commises dans le passé. Il semble qu'on ne retombera plus dans ses fautes. Mais telle est la faiblesse humaine, que les années se renouvellent et que nous y rencontrons toujours de nouveaux obstacles qui nous font suivre une ligne de conduite qui, le plus souvent, n'est pas la meilleure.

Fortifions-nous donc de plus en plus dans nos croyances religieuses. Puisons dans la foi toutes les espérances de l'avenir et oublions les fautes du passé. Souhaitons aussi de tout cœur, à nos aimables lecteurs, une heureuse année.

Nous ne saurions nous plaindre de notre début puisqu'il nous est possible de donner à notre journal une importance qui étonnera plusieurs personnes, lesquelles pensaient qu'il ne pourrait vivre. Nous sommes donc fiers de prouver à ces quelques personnes que la constance dans une œuvre est la principale qualité d'un journaliste. À peine avons-nous paru au milieu de nos estimables confrères, que nous sortons de notre modeste sphère pour étendre le cercle des idées d'autrui en nous faisant le simple écho des organes journaliers, à quelque parti qu'ils appartiennent : car notre feuille est en dehors des luttes politiques que dirigent des hommes mieux versés que nous dans ce genre de discussion.

Nous formons aussi pour nos confrères les vœux les plus sincères de prospérité, et nous désirons qu'une généreuse amitié règne dans le journalisme comme dans les sociétés.

NOTRE JOURNAL.

La manière dont nous avons formé le journal des *Beaux-Arts* est assez originale pour que nous en fassions un court récit qui montrera à nos lecteurs qu'avec un peu de persévérance on peut atteindre son but.

Il y a environ quatre ans, M. Boucher eut l'idée de fonder un journal littéraire et musical. Nous causâmes assez longuement sur ce sujet, et tout bien considéré, nous reconnûmes que les frais d'impression absorberaient les bénéfices.

De notre côté, nous écrivions, vers cette époque, notre *Abécédairé Musical*. Quelques démarches que nous fîmes pour le faire imprimer, nous permirent de reconnaître que l'impression de ce travail était coûteuse. Que faire ? Qui veut la fin veut les moyens, ainsi que dit le proverbe. On nous suggéra la pensée de faire l'acquisition du matériel nécessaire pour en commencer la composition, sauf, à nous, de remettre les formes à un imprimeur. Nous adoptâmes de suite cette idée qui entraînait ou ne peut mieux dans nos goûts.

Nous achetâmes donc un petit matériel d'imprimerie et nous nous mîmes à l'œuvre. Tout marcha bien. Mais nous n'avions point de presse. Puisque nos pères imprimaient passablement bien avec une *presse en bois*, pourquoi ne construirions-nous pas une modeste presse en bois ? Il ne s'agit souvent, dit-on, que de vouloir pour pouvoir. L'esprit occupé de ce projet, nous prîmes la scie et nous débitâmes le bois nécessaire à la construction de cette presse. Quant aux accessoires, nous en fîmes nous-même les modèles pour les faire couler. Ce travail nous prit deux années entières ; car c'est à titre de distraction que nous entreprenions cette rude tâche. Bref, nous réussîmes assez bien dans la confection de cet ustensil qu'on a porté, de nos jours, à une si haute perfection.

Nous étions donc en possession, le 1^{er} Janvier de l'an de grâce mil-huit cent soixante-trois, d'une certaine quantité de caractères et d'une presse. Il fallait employer l'un et l'autre. C'est alors que nous allâmes voir M. Boucher et que nous lui proposâmes de publier un petit journal. Il agréa cette idée qui, du reste, entraînait parfaitement dans ses précédentes vues.

Pensez-vous, chers lecteurs, que nous constituâmes un comité de rédaction ou une société de collaborateurs ? Pour dire vrai, nous aurions désiré nous entourer de quelques personnes pour nous aider dans cette tâche. Mais, en ce pays du Canada, chacun a ses occupations, et nos maigres ressources ne nous permettaient point de payer une collaboration. Nous résolûmes, dès lors, et à l'unanimité, de rédiger notre feuille d'après les principes de morale et de religion qui assurent le succès d'un travail.

Bilboquet dirait certainement « pas mal, pas mal. »

Quel titre lui donnerons-nous ? Et, en effet, il fallait trouver un beau titre, quelque chose qui frappât l'imagination du public et qui surprît notre monde.

Mon confrère, M. Boucher, dont on connaît l'érudition, me proposa que « *Les Beaux-Arts* » fut le titre de notre journal.

Pour le coup, Bilboquet s'écrierait bravo, bravissimo mes amis !!!

Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous fîmes une infusion musicale accompagnée de déclarations intellectuelles de manière à provoquer dans nos cerveaux une transpiration continue et abondante en faveur de la rédaction du dit journal. La fièvre se soutint jusqu'à aujourd'hui, aimables lecteurs, que le froid est venu nous saisir assez fortement puisque nous nous voyons obligé de prendre une nouvelle dose d'opiacés.

Pour notre part, nous avons souvent éprouvé de vives contrariétés accompagnées de désespoir.

Voyez-vous Bilboquet souriant de nos déboires. — Croyez-vous, mes enfants, que tout en ce bas monde est muni de roulettes pour vous faire arriver plus vite au but ? Ne suis-je pas là pour arrêter les roulettes, mes petits amis, et pour vous taquiner autant qu'il m'est agréable ?

Malgré ces déceptions, qui étaient matérielles, nous n'en continuâmes pas moins notre chemin, et vous voulûtes bien, chers lecteurs, nous encourager par votre indulgence et votre patience.

Reconnaissant de plus en plus l'infériorité de l'impression de notre journal et désirant seconder les efforts de notre confrère M. Boucher qui était chargé de la propagation de cette feuille, nous n'hésitâmes pas à faire l'achat d'une presse en fer, excellente presse avec laquelle nous avons réussi à donner aux *Beaux-Arts* un cachet de perfection que nous désirions depuis longtemps.

Mais qu'il nous coûtait d'abandonner notre chère presse en